Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac Général HGGSP + HLP, veuillez visiter :
bac-hggsp-hlp.fr/annales-sujets-et-corriges

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL • CORRIGÉ DÉTAILLÉ

Humanités, littérature et philosophie

Session 2023 • Jour 1

Code sujet **23-HLPJ1NC1** 4 heures

Proposition de corrigé pédagogique • FormaV

Se repérer dans le corrigé

Première partie — Interprétation littéraire — la violence de l’usine
1 réponses • sujet p. 2–3

Deuxième partie — Essai philosophique — l’humanité dans des conditions inhumaines
1 réponses • sujet p. 3–3

Les numéros, parties et pages renvoient au sujet original. Chaque réponse rappelle la consigne, explique la démarche et donne le résultat.

Première partie

10 points

Interprétation littéraire — la violence de l’usine

Première partie : interprétation littéraire

Question Question

Sujet p. 2, 3

> Comment s’exprime, dans ce texte, la violence de l’usine sur « toutes les ouvrières et tous les ouvriers » ?

Dans cet extrait d’*À la ligne*, Joseph Ponthus fait entendre la voix d’un ouvrier intérimaire dans une conserverie de poissons. Le texte, qui a l’allure d’un poème en vers libres, part d’une expérience personnelle avant de l’élargir à « toutes les ouvrières et tous les ouvriers » (lignes 22-23). La violence de l’usine s’exprime par le temps et l’espace qu’elle impose, par les risques et l’épuisement des corps, mais aussi par les traces qu’elle laisse sur la vie quotidienne. Le regard admiratif du narrateur sur ses collègues révèle toutefois que leur dignité ne disparaît pas.

D’abord, l’usine brouille la séparation entre le jour et la nuit et impose une durée éprouvante. Dès les trois premiers vers, la répétition de « c’est la nuit » associe le matin, l’après-midi et la nuit à une même obscurité ; le dernier vers, « La nuit c’est encore pire », intensifie ce constat. Dans l’atelier, cette nuit est à la fois matérielle et artificielle : les « immenses cubes » sont dépourvus de fenêtres et éclairés par des néons (lignes 4-7). L’expression « une nuit qui va durer nos huit heures de travail minimum » fait sentir le poids d’une durée imposée. Le narrateur sort du sommeil « encore marqué de rêves d’usine » avant de « replonger » dans une autre nuit, « froide et éclairée de néons » (lignes 8-10) : même le repos semble contaminé par le travail. Les répétitions de « nuit » et de « replonger », ainsi que les vers souvent brefs et isolés, donnent au poème un mouvement de retour et de recommencement.

Le temps personnel apparaît réduit à une transition avant le travail. Entre la nuit de la maison et celle de l’embauche, il ne reste que « Deux heures de transition », avec des « yeux embrumés » et des « cafés serrés » (lignes 14-18). « Tous les matins du monde » (ligne 19) prend ainsi une tonalité de routine épuisante. Au vestiaire, les « cinq minutes » qui précèdent le retour dans la nuit soulignent la brièveté de l’intervalle (lignes 20-21). À la fin du passage, le narrateur dit être là « sans y être », « comme si » il était « en transition » (lignes 45-49). La formule finale, « La vraie vie sera à la débauche » (ligne 50), repousse la vie véritable au moment où le travail prend fin : l’usine semble occuper l’essentiel du temps vécu.

La violence est également rendue sensible par les dangers de l’atelier et par l’état des corps. Les miroirs installés aux intersections et dans les virages ne servent pas à se regarder : ils permettent de voir arriver les transpalettes et de ne pas « se faire rouler dessus » (lignes 29-32). Cette précision concrète fait apparaître le risque d’accident comme une menace présente dans les déplacements ordinaires. Le reflet ne renvoie pas à une identité individuelle, mais à une apparence collective : « Une tenue blanche maculée de sang comme celle de tout le monde » (ligne 34). Les vers suivants, « Des corps fatigués / Des yeux qui continuent » (lignes 35-36), opposent l’épuisement physique à la nécessité de poursuivre l’activité. Le sang sur la tenue et le mot « abattoir » (ligne 43) donnent au travail une image brutale, sans qu’il soit nécessaire de confondre la conserverie avec un abattoir au sens propre.

Enfin, le texte montre que les effets du travail se prolongent dans l’hygiène et la vie hors de l’usine. Le narrateur admire les collègues qui ont pris une douche et se sont parfumés avant l’embauche, mais confie : « Moi je ne peux pas » ; pour lui, la douche attend le soir (lignes 22-26). Il précise garder sa tenue une semaine, laquelle « se cradifie et pue de plus en plus au fil des jours » (lignes 37-39). Le vers elliptique « Machine le vendredi ou le samedi » (ligne 40) suggère que le lavage du linge est différé jusqu’à la fin de la semaine. À l’inverse, le soin que les collègues apportent à leur apparence est interprété comme une affaire

de « dignité » ou de « noblesse » : ils arrivent propres et sentent bon « à l'abattoir », malgré ce qu'ils auront à faire (lignes 41-44). Le narrateur ne les juge donc pas ; il voit dans leurs gestes une manière de préserver leur dignité au milieu de conditions dégradantes.

Ainsi, Ponthus exprime la violence de l'usine par l'obscurité et la répétition des horaires, par les risques matériels, puis par la fatigue, le sang, la saleté et l'odeur. Les passages du « je » au « on » et la mention explicite de « toutes les ouvrières et tous les ouvriers » donnent à cette expérience une portée collective. Cependant, le texte ne réduit pas les travailleurs à leur épuisement : l'admiration du narrateur pour leurs gestes de soin montre qu'ils tentent de préserver leur dignité dans ces conditions éprouvantes.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> La violence de l'usine s'exprime par la confusion du jour et de la nuit, la répétition d'un temps de travail qui laisse peu de place à la vie personnelle, les risques de l'atelier et l'épuisement des corps. Le sang sur les tenues, la fatigue, la saleté et l'odeur rendent aussi visibles les effets du travail au-delà de l'usine. Les vers libres, les répétitions et les détails concrets donnent à cette expérience une portée collective. Pourtant, l'admiration du narrateur pour les ouvriers et les ouvrières qui prennent soin de leur apparence souligne leur volonté de préserver leur dignité.

Deuxième partie

10 points

Essai philosophique — l'humanité dans des conditions inhumaines

Deuxième partie : essai philosophique

Question Question

Sujet p. 3

> Peut-on rester humain dans des conditions inhumaines ?

Introduction. La question demande si l'on peut préserver son humanité lorsque l'on vit ou travaille dans des conditions qui semblent la nier. « Rester humain » peut désigner le fait de conserver son appartenance à l'espèce humaine, mais, au sens moral, cela signifie aussi pouvoir penser, choisir, éprouver de la compassion et reconnaître autrui comme une personne. À l'inverse, des conditions « inhumaines » sont celles qui épuisent les corps, privent les individus de liberté ou les traitent comme de simples moyens. Il faut donc distinguer ce que ces conditions font subir à une personne et ce qu'elles parviennent à détruire en elle. Peut-on préserver sa dignité et son rapport aux autres, ou la déshumanisation finit-elle nécessairement par l'emporter ? Nous verrons que les conditions inhumaines menacent réellement les capacités humaines, mais qu'elles ne les suppriment pas toujours ; cette résistance demeure toutefois fragile et ne dispense jamais de transformer les conditions qui la rendent nécessaire.

I. Des conditions inhumaines peuvent réduire l'existence à la survie. Lorsque le travail impose la fatigue, la douleur, le danger ou une répétition sans répit, la personne risque de n'être considérée que comme une force de travail. Son temps, ses gestes et son corps sont alors organisés selon des exigences qui ne tiennent pas compte de ses besoins ni de ses projets. L'épuisement peut restreindre la capacité de réfléchir, de choisir et de se rendre disponible aux autres. La peur et l'humiliation peuvent également conduire à se taire, à s'isoler ou à accepter comme normal ce qui porte atteinte à la dignité. Dans le texte de Joseph Ponthus, la répétition de la « nuit » associe le travail à une expérience qui envahit le temps : l'ouvrier quitte le sommeil pour replonger dans la nuit artificielle de l'usine. Aux lignes 45 à 50, le narrateur se dit « là sans y être » et « en transition » : le travail semble mettre sa vie entre parenthèses, jusqu'à ce que « la vraie vie » soit reportée à la débauche. Cette expérience montre combien des conditions pénibles peuvent altérer la présence à soi-même et au monde. Elles peuvent donc rendre l'exercice de l'humanité difficile, sans pour autant démontrer que toute humanité a disparu.

II. Pourtant, subir la déshumanisation ne signifie pas nécessairement devenir inhumain. Une personne conserve parfois la capacité de juger sa situation, de manifester une attention à autrui ou de faire exister une solidarité, même lorsque sa marge de liberté est très réduite. Ces actes ne font pas disparaître la souffrance, mais ils empêchent que l'individu soit entièrement ramené à son utilité ou à son état de victime. Dans l'extrait, le narrateur remarque les ouvrières et les ouvriers qui se lavent et se parfument avant le travail (lignes 22-23). Il interprète cette attention comme une possible « affaire de dignité » ou une forme de noblesse, bien qu'ils sachent qu'ils vont travailler « à l'abattoir » (lignes 41-44). Leur décision de se présenter propres ne change pas la dureté de la tâche ; elle manifeste néanmoins une manière de ne pas laisser l'usine définir toute leur personne. Le narrateur, lui aussi, conserve une forme d'attention en observant et en considérant les autres travailleurs. Rester humain ne signifie donc pas être invulnérable ni toujours agir librement : cela peut consister à maintenir, dans des circonstances contraignantes, un jugement moral, une relation ou un geste de respect.

III. Cette résistance individuelle ne saurait justifier les conditions inhumaines. Dire qu'une personne peut préserver sa dignité ne revient pas à lui demander de supporter l'inacceptable. Une telle idée ferait peser sur les victimes la responsabilité de compenser, par leur courage, les injustices qu'elles subissent. Or

la dignité doit être reconnue à chacun, indépendamment de sa capacité à résister ou à accomplir des gestes admirables. Une organisation juste du travail doit protéger la santé, respecter la sécurité, laisser une place aux besoins et aux droits des personnes et permettre leur participation aux décisions qui les concernent. La solidarité entre travailleurs peut soutenir la résistance, mais la transformation des conditions collectives est indispensable. Ainsi, la question ne porte pas seulement sur la force intérieure des individus : elle engage aussi la responsabilité de ceux qui organisent le travail et de la société qui tolère ou combat ces situations.

Conclusion. On peut donc rester humain dans des conditions inhumaines, si « rester humain » signifie préserver, même partiellement, sa dignité, son jugement et sa capacité de relation. Mais cette possibilité n'est ni automatique ni sans coût : l'épuisement, la peur et la dépendance peuvent gravement fragiliser ces capacités. La résistance de personnes qui conservent des gestes de dignité est précieuse, mais elle ne rend pas les conditions acceptables. La véritable exigence est à la fois de soutenir les personnes qui y résistent et de supprimer les situations qui les contraignent à le faire.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> **Réponse :** Oui, il est possible de rester humain dans des conditions inhumaines en préservant sa dignité, son jugement et des liens avec autrui, comme le suggèrent les gestes que le narrateur associe à la dignité des ouvriers. Toutefois, cette résistance demeure fragile, et elle ne justifie jamais la dégradation des conditions de vie ou de travail : il faut aussi agir collectivement pour y mettre fin.

Sujet : https://www.sujetdebac.fr/annales-pdf/2023/spe-humanites-litterature-philo-2023-nouv-caledonie-1-sujet-officiel.pdf
© FormaV EI • Proposition de correction, distincte d'un corrigé officiel.

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.